

“Personne ne veut être trans, c’est une vie trop difficile”

■ L’épiphanie a eu lieu en février 2021: l’écrivain et critique belge Luc Sante, qui a réprimé pendant près de soixante ans sa véritable identité de genre, est devenue Lucy Sante. Avec autant de franchise que de générosité, elle témoigne de son parcours dans un livre qui a été finaliste du prix Pulitzer en 2025.

Entretien
Geneviève Simon

Écrivain et critique reconnu, spécialiste des marges et des contre-cultures ayant longtemps collaboré au *New Yorker* et à la *New York Review of Books* et enseigné la photographie au Bard College, Luc Sante est, en 2021, devenu Lucy Sante. Celle qui est née à Verviers en 1954, avant d’émigrer aux États-Unis avec ses parents dans l’enfance, a notamment publié *L’effet des faits* (Actes Sud, 1999) et *My lost City* (Inculte, 2009). En 2024, elle signait un texte autobiographique aujourd’hui traduit sous le titre *D’elle à moi. Récit d’une transition*. Finaliste du prestigieux prix Pulitzer en 2025, ce témoignage mêle passé et présent pour dessiner, sans pathos et avec une chaleureuse générosité, la trajectoire de l’auteure, du secret à la révélation.

Ce livre, l’avez-vous d’abord écrit pour vous, ou parce que, comme vous l’écrivez, la dysphorie de genre étant difficile à appréhender, vous vouliez témoigner pour aider d’autres personnes ?

J’ai d’abord écrit ce livre, mon douzième, pour moi, parce que je suis écrivaine et que je voulais signer une œuvre littéraire. Mais j’ai aussi pensé qu’il pourrait aider les personnes comme moi, ou les parents d’enfants trans. Être trans n’est pas un choix intellectuel ou culturel, c’est quelque chose qui vient du corps, du fond de soi, et ça peut arriver à n’importe quel âge. Ça n’a rien à voir avec l’intellect, c’est primaire. Et je voulais aussi rassurer.

Vous avouez que, pendant près de soixante ans, vous avez dû maintenir en place une “forteresse de secrets”, ajoutant avoir été à chaque instant de votre vie sous les projecteurs de votre propre conscience. N’est-ce pas épuisant ?

C’était effectivement épuisant, mais je n’avais pas le choix. Tout d’abord, j’aime les femmes, je n’ai jamais été attirée par les hommes. Quand je vivais à New York, où j’ai habité dès la fin des années soixante, j’ai rencontré des personnes trans, mais elles cherchaient des hommes, ce qui ne m’intéressait pas du tout.

J’aimais les femmes, mais j’avais peur que les femmes soient dégoûtées par moi. Ensuite, j’avais des ambitions littéraires, et si j’avais fait mon coming out dans les années nonante, alors que j’avais déjà atteint un âge mûr, j’aurais été marginalisée: on m’aurait mise dans le petit coin “littérature trans” et je n’aurais jamais pu en sortir.

Hypocrisie, poison, déni, spectacle (vous dites avoir joué en permanence le spectacle d’être Luc): vous employez des termes durs. Pourtant, ce fut votre quotidien pendant toutes ces années.

Tout à fait. Quand, vers 9-10 ans, j’ai su que j’étais trans, je n’avais pas le langage pour le dire, ni de contexte, ni de culture, aucun point de référence. En fait, je n’en ai pas eu pendant de longues années. Je croyais être le seul au monde, ou la seule au monde, à vivre cette situation. Mais une fois que j’ai commencé à compren-

dre un peu mieux ce qui se passait, il a fallu à tout prix le cacher, le réprimer, essayer d’extirper cela entièrement. Je ne voulais pas être trans. Personne ne veut être trans, parce que c’est une vie trop difficile – pour tout le monde, partout dans le monde, et d’avantage encore aujourd’hui avec la répression. Je voulais une vie normale. Demandez à n’importe quelle personne trans, elles vous diront la même chose, ce n’est pas confortable. Donc maintenir ce silence, ce secret, est plus facile que devoir vivre le refus, le dégoût que j’aurais récolté si j’avais déclaré qui j’étais à un plus jeune âge. J’aurais peut-être dû le faire il y a vingt ans, mais je n’en ai pas eu le courage. Une fois ma réputation d’écrivain établie, j’avais une relation stable que je ne voulais pas détruire. Or, je savais que j’allais perdre celle qui était ma compagne depuis quatorze ans en brisant le silence. C’était tragique, je ne voulais pas que notre histoire se termine. Mais la force de la transition a finalement été plus forte que moi.

Vous dites avoir été portée par le vent de tolérance qui souffle actuellement.

Est-ce vraiment le cas dans l’Amérique de Trump ?

Son premier mandat était différent: c’était un imbécile, mais ce n’était pas le régime fasciste que l’on connaît aujourd’hui. La censure concerne les livres pour enfants. Et de toute façon, un livre comme le mien ne sera pas lu. Peut-être qu’un intellectuel ou deux dans le mouvement le fera, mais pour le reste, les Américains ne lisent pas. Ils ont l’impression qu’ils n’ont plus besoin de lecture, plus besoin d’art. Seuls l’obéissance, le fric et la religion comptent.

Dès la scolarité, vous étiez un enfant solitaire. Vous avez été élevée par des

parents peu sociaux. Ensuite, le “voyage métaphysique” que vous avez entrepris vous a isolée: la solitude est une constante dans votre vie.

Aujourd’hui encore. J’avais peur de me retrouver seule si je transitionnais. Et c’est ce qui s’est

passé. C’est très pénible. J’ai toujours eu peur de mourir seule.

Vous saluez le rôle de Patti Smith, que vous avez vue lors de l’un de ses premiers concerts. En quoi a-t-elle été déterminante ?

En se situant entre les genres: elle avait une allure assez masculine tout en étant très féminine. Puis elle était poète, et moi aussi j’ai été poète dans ma jeunesse. Elle avait une culture littéraire, elle aimait Rimbaud, comme moi. J’ai d’ailleurs écrit un essai à partir du fait que je suis née 100 ans après Rimbaud, d’un côté de l’Ardenne, alors que lui était né de l’autre côté de l’Ardenne. Patti Smith a été une grande inspiration pour moi. Je l’ai vue pour la première fois en 1973, deux ans avant qu’elle ne sorte un disque. Je l’ai rencontrée quelques fois.

“La liberté appartient à ceux qui n’ont plus rien à défendre”, écrivez-vous.

C’est ce que je ressens: je me fous de ce qu’on peut me dire. Je n’ai subi ni harcèlement ni agression. Pourquoi? Parce que je suis vieille, donc invisible. Je comprends le sort des

“J’avais peur du voyage sans retour. J’ai toujours su que toute exploration de genre de ma part serait irréversible.”

Extrait
de “D’elle à moi.
Récit d’une transition”